

Jean-Emmanuel Tyvaert
Université de Reims Champagne-Ardenne, CIRLEP EA 4299

*La résolution du « problème de Saussure »
et l'élaboration des connaissances par la pratique des langues*

[Extrait de *Langues et pensée, Fragments d'une linguistique générale*
Textes réunis par Emilia Hilgert, Université de Reims Champagne-Ardenne, 2012]

RÉSUMÉ. — La notion de signe esquissée par Saussure dans l'essai *De l'essence double du langage* est très différente de celle présentée dans le *Cours de Linguistique générale* publié par Bally et Sechehaye. La réfutation d'un dualisme simpliste « signifiant/signifié » inspiré par le dualisme philosophique traditionnel « matière/forme » est totale et explicite.

Le véritable dualisme saussurien doit être reformulé comme « signe/signal » où le « signe », soigneusement préservé de toute décomposition en signifiant et signifié indépendants, s'oppose comme « phénomène vocal comme signe » au « signal » entendu comme « phénomène vocal comme tel ».

Cette conception s'articule parfaitement à la théorie de la valeur et elle permet d'appréhender l'interpénétration de la pensée et de la langue de manière naturelle et dynamique sous la condition cruciale d'une distinction préalable du niveau des termes et du niveau des textes.

ABSTRACT. — The concept of linguistic Sign as Saussure drafted it in his essay *Of the Dual Nature of Language* is quite different from that which Bally and Sechehaye presented in their *Course in General Linguistics*. Saussure clearly and totally denounces the simplistic opposition between Signifier and Signified inherited from the traditional philosophical view opposing Matter to Form.

The true saussurian dualism ought to be redefined as the opposition between Sign and Signal. In that new perspective, the Sign is immune from all division between independently conceivable Signifier and Signified, and is now to be interpreted as “vocal phenomenon as Sign” which is different from the Signal viewed as “vocal phenomenon as such”.

This new conception is perfectly coherent with the theory of linguistic value and allows the interrelation between Language and Thought to be apprehended in a more natural and dynamic way as long as the distinction between the level of Terms and that of Texts is clearly established.

MOTS CLES : Epistémologie de la linguistique, Dualisme, Signifiant/Signifié, Signe/Signal, Terme/Texte, Langue/Pensée

KEY WORDS : Epistemology of Linguistics, Dualism, Signifier/Signified, Sign/Signal, Term/Text, Language/Thought.

*Ce n'est pas la pensée qui crée le signe,
mais le signe qui guide primordialement la pensée*
Saussure

Si Ferdinand de Saussure est universellement célèbre pour être considéré comme l'auteur du fameux *Cours de Linguistique Générale* publié en 1916, après son décès, par ses collègues de l'université de Genève, Charles Bally et Albert Sechehaye, il est bien connu maintenant que cette publication constitue en fait une compilation, certes précieuse, mais aussi partielle, et parfois partielle, allant à l'occasion jusqu'à la réécriture, effectuée par les deux éditeurs du contenu de notes prises par différents auditeurs au fil des enseignements donnés par le maître en 1907, 1908-1909 et 1910-1911.

La publication en 1957 d'un inventaire des notes disponibles mises en regard avec le *Cours de Linguistique Générale* par Robert Godel (*Les sources manuscrites du Cours de Linguistique Générale de Ferdinand de Saussure* Genève Droz 1957) a ouvert une période consacrée à l'établissement de la véritable pensée de Saussure qui est vite apparue beaucoup plus profonde et subtile, beaucoup moins sereine et catégorique, que peut le donner à penser une lecture superficielle du CLG. La découverte de nombreuses pièces annexes (brouillons, esquisses plus ou moins développées, recueils de sentences) est venue alimenter cet approfondissement et déclencher une réflexion sur l'oeuvre véritable qui s'était trouvée en grande partie occultée. L'édition critique de Rudolf Engler (*Cours de Linguistique Générale — Edition critique*, Wiesbaden, Otto Harrassowitz 1968 et 1974, réédition 1989 et 1990) a permis de commencer à replacer l'enseignement donné dans une perspective plus exigeante en faisant appel à un meilleur établissement des sources et à l'étalement de leur contenu au moyen des pièces nouvelles alors réunies.

Les rééditions du *Cours de Linguistique Générale* ne pouvaient plus ignorer ces recadrages et elles ont commencé à intégrer systématiquement la perspective critique. L'édition Payot, édition de référence pour toute une génération de linguistes (*Cours de Linguistique Générale* Ferdinand de Saussure Edition critique préparée par Tullio De Mauro Paris Payot 1972, 1979, etc. – dorénavant CLG) en est un bon témoignage. Son auteur, Tullio De Mauro, y décrit, dans son introduction (CLG I-XVIII), le souci central du maître cherchant à donner forme ultime à une conception foncièrement originale : « parvenir à cette forme a été le problème central de sa biographie scientifique et intellectuelle, le terme de trente années de **recherches insatisfaites** » [nous soulignons].

Il positionne l'oeuvre véritable vis-à-vis de sa première version publique en ces termes, qui peuvent apparaître avec le recul un peu trop bienveillants :

Comme chacun sait, le texte de l'œuvre a été élaboré par Bally et Sechehaye en fondant en une rédaction se posant comme unitaire les notes prises par les élèves durant les trois cours de linguistique générale tenus par Saussure et les rares notes autographes retrouvées dans ses papiers après sa mort. Les fragments de la pensée saussurienne (mis à part quelques rares malentendus) sont en général heureusement compris et fidèlement reportés. Le *Cours* est donc la somme la plus complète de la doctrine saussurienne, et il est probablement destiné à le rester. Notre dette envers Bally et Sechehaye est donc grande et évidente. Mais ce serait trahir ce qu'ils ont accompli pour diffuser les théories du maître que de cacher que le *Cours*, fidèle dans sa reproduction de certains éléments de la doctrine linguistique de Saussure, ne l'est pas autant dans sa reproduction de son agencement. Et l'ordre, comme le soulignait Saussure lui-même, est essentiel dans la théorie de la langue, peut-être plus que dans tout autre théorie. L'œuvre de Bally et Sechehaye n'est aujourd'hui vraiment continuée que par celui qui contribue à comprendre que, consciemment ou pas, une bonne partie de la linguistique du XX^e siècle a œuvré afin que par-delà la rédaction du *Cours*, l'enseignement de Saussure soit retrouvé dans sa forme la plus authentique, et qu'ainsi il voie de nouvelles perspectives s'ouvrir devant lui. (CLG V)

Quoiqu'il en soit, le point important est ailleurs, et déjà signalé. Quelques lignes auparavant, Tullio De Mauro a évoqué, et nous l'avons repris plus haut, la nature **insatisfaisante** (nous soulignons) de la recherche saussurienne (fin de la citation dans le corps du texte, supra). Cet aspect, et sa corrélation avec la découverte de la véritable ambition de la réflexion en genèse, sera clairement mis en évidence par l'ouvrage de Simon Bouquet (*Introduction à la lecture de Saussure* Paris Payot 1997) qui est venu couronner ces premières tentatives de restitution en ouvrant l'espace d'une réflexion enfin assurée de disposer à la fois de meilleures sources documentaires et d'un point de vue effectivement « général » clairement institué. Cette publication n'a pas manqué d'amorcer une nouvelle compréhension de l'apport du genevois, non seulement en linguistique mais aussi en philosophie, nouvelle compréhension reprise et régulièrement approfondie depuis par les travaux de l'Institut Ferdinand de Saussure, fondé en 1998 (www.institut-saussure.org).

De manière presque concomitante, la découverte de nouvelles pièces dans l'orangerie de l'Hôtel de Saussure, en 1996, est venue confirmer ce tournant pris dans l'analyse, en particulier l'enveloppe contenant l'ébauche rédigée d'un essai intitulé *De l'essence double du langage*, sur lequel nous reviendrons. L'ensemble des pièces annexes, enrichies de manière décisive par cette trouvaille, est maintenant disponible dans l'ouvrage indispensable à tout chercheur voulant rectifier sa connaissance du CLG : *Écrits de Linguistique Générale par Ferdinand de Saussure* texte établi et édité par Simon Bouquet et Rudolf Engler, Paris, Gallimard, 2002 (dorénavant ELG).

Le rapprochement entre le *Cours* (CLG) et les *Écrits* (ELG) fait apparaître des écarts considérables entre ce que l'on doit appeler maintenant la véritable pensée de Saussure et la version qui en a été donnée par Bally et Sechehaye. Que l'on ne croit pas un seul instant que ces écarts puissent être considérés comme mineurs puisque l'un des plus nets concerne le traitement d'un des points clés de la doctrine, et parmi les plus vulgarisés, ce que l'on appelle habituellement la théorie du signe linguistique (l'identification des faces signifiantes et signifiées du signe et l'affirmation de leur inséparabilité), et plus généralement tout ce qui ressortit à la sémiologie. On

est loin des problèmes d'agencement auxquels la bienveillance de Tullio De Mauro limitait sa critique, ce qui est en cause, comme nous le verrons, n'est rien moins que la bonne compréhension d'une formulation particulièrement méticuleuse de dispositions essentielles.

Pour bien comprendre la nature et l'importance de ces dérives, par exemple en ce qui concerne l'inscription de la linguistique dans la sémiologie, il faut absolument citer ici Bouquet :

Les leçons de novembre 1908 constitueront les véritables défense et illustration de la nécessité d'adopter le point de vue sémiologique pour envisager les phénomènes linguistiques – point de vue qui seul, selon le linguiste, permet de déterminer la nature du langage et de la langue. A cette perspective radicale correspond un réquisit méthodologique radical, ainsi qu'en témoigne un énoncé comme celui-ci :

Tout ce qui éloigne la langue d'un autre système sémiologique, bien que cela paraisse plus important à première vue, doit être écarté comme étant le moins essentiel pour étudier sa nature.

C'est à partir de cette « base sémiologique », extérieure et primitive à une science du langage, que s'édifiera le pari épistémologique saussurien. Et si la sémiologie, selon les propres dires du Genevois, est une « science » qui n'existe pas encore, les principes qu'il en esquisse sont, selon lui, suffisamment assurés pour garantir la pertinence de son épistémologie programmatique, ainsi qu'en atteste de façon très claire un autre énoncé de l'introduction du deuxième cours :

Si nous pouvons classer la langue, si pour la première fois elle ne semble pas tombée du ciel, c'est que nous l'avons rattachée à la sémiologie.

Tout au long du semestre d'hiver 1908-1909, le professeur va s'attacher à développer les conséquences de ces affirmations, en présentant pour la première fois de façon systématique le programme de sa linguistique. En effet, c'est à partir de l'optique sémiologique que, dans une ample et brillante introduction menée jusqu'à la fin du mois de janvier, il exposera les grands principes mettant en lumière ce qu'il nomme la « nature essentielle » de la langue : l'arbitraire, le caractère différentiel et synthétique des signes, le principe de la valeur.

On l'a mentionné, le Genevois insiste sur le fait que la langue est un objet unique en son genre, inassimilable à une quelconque autre réalité. Or, on vient de le voir, lorsqu'il se place dans l'optique sémiologique, le réquisit primordial qu'il énonce est celui de considérer la langue dans ce qu'elle possède de commun avec d'autres objets – avec d'autres systèmes sémiologiques. Par ailleurs, il présente la langue comme le « patron » de tous les systèmes sémiologiques. Devant ces propositions apparemment difficiles à concilier on peut imaginer que Bally et Sechehaye aient été troublés : c'est probablement une des raisons qui ont concouru à ce qu'ils donnent de la sémiologie une synthèse à la fois timide et peu articulée au reste de la théorie. De fait, tout en attestant que les propositions apparemment paradoxales évoquées plus haut ne reflètent nullement une hésitation ou une fluctuation dans la pensée de Saussure – elles sont fermement maintenues tout au long de la réflexion –, les écrits et les leçons montrent que ces propositions peuvent et doivent être envisagées comme faisant partie d'une théorie cohérente, qui formule des réponses claires sur les trois points suivants : (1) pourquoi il convient de considérer la langue sous l'angle des propriétés communes qu'elle entretient avec les autres systèmes sémiologiques ; (2) pourquoi la langue peut être regardée comme le « patron » de la sémiologie ; (3) pourquoi la langue demeure, au regard de la sémiologie, un objet unique.

La lecture méticuleuse de l'ensemble du corpus saussurien, dans son état actuel, à laquelle nous sommes invités, permet de bien comprendre ce qu'il en est. S'il faut considérer la langue dans ce qu'elle possède en commun avec d'autres systèmes sémiologiques, c'est parce que le fait que ce qui est essentiel prime conduit à écarter comme épiphénomènes, ou du moins à relativiser, les divers traits (moins « essentiels ») identifiés par l'analyse des langues. Si la langue peut être considérée comme le « patron » de la sémiologie, cela est dû à la constatation absolument capitale

pour la sémiologie de la mutabilité des signes qui est immédiate en langue. Si enfin elle est un objet unique, c'est que la complexité atteinte par la langue est sans égale.

Le programme du colloque Res per Nomen 2 étant une invitation à réfléchir à ce que ses initiateurs appellent la « dénomination », il nous est apparu qu'il serait utile de revenir sur la notion de signe linguistique pour saisir d'une manière renouvelée comment ces « signes » peuvent conditionner la maîtrise de notre environnement, par l'établissement d'un rapport aux « choses » qui trouve en leur usage sa fondation. Cela rend justice du choix que nous avons fait de notre épigraphe, extraite de l'essai *De l'Essence double du langage* retrouvé en 1996, où l'on recueille un jugement fort intéressant de Saussure sur l'apport que la considération historique des formes pratiquée assidûment par les linguistes du XIX^e siècle pourrait bien revendiquer :

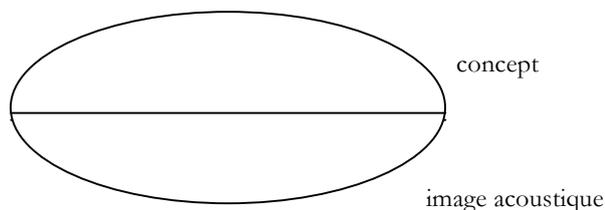
[en jetant] une très vive lumière incidente sur les conditions qui régissent l'expression de la pensée, principalement en apportant la preuve que ce n'est pas la pensée qui crée le signe, mais le signe qui guide primordialement la pensée (dès lors la crée en réalité, et la porte à son tour à créer des signes, peu différents toujours de ceux qu'elle avait reçus). (ELG 46)

Ce faisant, nous verrons qu'il y a là peut être matière, en poursuivant la profonde méditation de Saussure, à nous permettre d'aboutir à la conception (raisonnablement) satisfaisante qu'il a recherché assidûment tout au long de sa vie.

Première partie : l'établissement de la pensée saussurienne

S'il existe une définition relevant de la linguistique générale qui est placée sous l'autorité de Saussure par l'esprit non averti, c'est assurément sa conception du signe linguistique telle qu'elle est présentée dans le CLG.

Le signe linguistique unit non une chose et un nom mais un concept et une image acoustique. (...). Le signe linguistique est donc une entité à deux faces qui peut être représentée par la figure :



Ces deux éléments sont intimement unis et s'appellent l'un l'autre (...). Cette définition pose une importante question de terminologie. Nous appelons *signe* la combinaison du concept et de l'image acoustique : mais dans l'usage courant ce terme désigne généralement l'image acoustique seule, par

exemple un mot (*'arbor'*, etc.). On oublie que si *arbor* est appelé signe, ce n'est qu'en tant qu'il porte le concept « arbre », de telle sorte que l'idée de la partie sensorielle implique celle du total.

L'ambiguïté disparaîtrait si l'on désignait les trois notions ici en présence par des noms qui s'appellent les uns les autres tout en s'opposant. Nous proposons de conserver le mot *signe* pour désigner le total, et de remplacer *concept* et *image acoustique* respectivement par *signifié* et *signifiant* ; ces derniers termes ont l'avantage de marquer l'opposition qui les sépare soit entre eux, soit du total dont ils font partie. Quant à *signe*, si nous nous en contentons, c'est que nous ne savons par quoi le remplacer, la langue usuelle n'en suggérant aucun autre. (CLG 98-100).

Cela paraît très clair même s'il est nécessaire de bien prendre conscience que les deux faces du signe sont toutes deux ici présentées comme deux entités mentales (ce qui définit le lieu de leur association) et que cela posé, subsiste une imprécision quant au statut de l'exemple donné de l'image acoustique seule sous la forme d'un mot : un tel « mot », ainsi appréhendé par sa forme phonique seule, n'est-il pas, avant même d'être une image acoustique, un pur *signal* sonore manifesté dans le monde physique ?

Ce genre de difficulté n'avait pas échappé à Saussure et la consultation des sources permet de mesurer à quel point, loin de se réduire à un exposé « satisfaisant », les formulations ont beaucoup varié au fil de la recherche. Il apparaît vite que la simplicité de la définition du CLG est trompeuse, et cela à plusieurs titres. Premièrement, et cela est depuis longtemps dénoncé, la terminologie proposée (sur laquelle nous allons revenir) facilite une réduction du signifiant au signal matériel qu'est l'onde sonore (alors que c'est de la perception mentale que nous avons du signal matériel qu'il s'agit) et une extension du signifié à l'ensemble des significances attachées d'une manière ou d'une autre à ce signal (alors, que dans le cadre de la théorie de la valeur, le signifié n'est défini que par ce qui l'oppose aux signifiés des autres signes, opposition manifestée par les différences entre signifiants). Deuxièmement, et c'est beaucoup plus grave, le fait que par ailleurs les signaux matériels existent en eux-mêmes, et qu'ils sont observables et analysables dans leur ordre, alors que les significances n'existent pas en elles-mêmes instaure une asymétrie dans le signe linguistique dont ne rend pas compte le schéma du CLG – alors que dans les ELG les avertissements abondent. La schématisation retenue et vulgarisée par le CLG induit une *symétrie* entre signifiant et signifié qui établit une architecture erronée de la linguistique générale comme harmonisation de deux ordres conduisant à développer des études fondées sur une dichotomie équilibrée : ce qui relève du signifiant d'une part, ce qui relève du signifié d'autre part, autrement dit une morphologie et une sémantique conçues l'une et l'autre comme deux composantes autonomes et d'importance égale. Cette conception s'oppose totalement à celle de Saussure, qui ne cesse de souligner d'une part l'interdépendance des deux ordres, et d'autre part la singularité du premier qui peut s'autonomiser.

Voici un passage tout à fait éclairant, extrait de l'essai *De l'essence double du langage* :

Comment saisir l'extrême malentendu qui domine les raisonnements sur le langage ?

On pose qu'il existe des termes doubles comportant une forme, un corps, un être phonétique – et une signification, une idée, une chose spirituelle.

Nous disons d'abord que la *forme* est la même chose que la *signification*, et [ensuite] que cet être là est quadruple.

Vue habituelle :

A Signification

B Forme

Vue proposée :

I		II
Différence générale des significations (n'existe que selon la différence des formes)	<i>Une</i> signification (relative à une forme)	Figure vocale (servant de forme ou de plusieurs formes dans I)
Différence générale des formes (n'existant que selon la différence des significations)	<i>Une</i> forme (toujours relative à une signification)	

Nous déclarons que les expressions comme *La* forme, *L'idée* ; [ou encore] *La* forme et *L'idée* ; *Le* signe et *La* signification, sont pour nous empreintes d'une conception directement fautive de la langue.

Il n'y a pas *la* forme et une idée correspondante ; il n'y a pas davantage *la* signification et un signe correspondant. Il y a *des* formes, et *des* significations possibles (nullement correspondantes) : il y a même seulement en réalité des *différences* de formes et des *différences* de significations ; d'autre part chacun de ces ordres de *différences* (par conséquent de choses déjà négatives en elles-mêmes) n'existe comme différences que grâce à l'union avec l'autre. (ELG 42)

Ce texte exprime un rejet catégorique de tout dualisme d'inspiration aristotélicienne (articulant, hors de toute référence à la langue, matière et forme – au sens non-matériel d'une représentation dans « l'âme »), ou d'inspiration cartésienne (articulant, au niveau du sujet – et donc, même si Descartes ne semble pas le voir, dans ses capacités linguistiques – chose corporelle et chose spirituelle). Or de telles positions dualistes, expressément rejetées par Saussure, peuvent être assumées par le schéma donné dans le CLG, et le sont très souvent.

Le cadre II correspondant à ce que nous avons appelé précédemment le « signal », seule la partie I est véritablement dans la langue. On y distingue un premier rapport décrit de manière « simple » dans la deuxième colonne et le principe d'identification des significations et des formes dans la première colonne. Ce principe d'identification exclut toute lecture simpliste de la deuxième colonne et permet de comprendre les déclarations de Saussure dénonciatrices d'une conception « directement fautive de la langue ».

La subtilité de la conception originale explique les attermolements remplissant les pages où se cherchent une terminologie et une schématisation satisfaisante. Au fil de la lecture des pièces du dossier, on surprend des hésitations entre « signe » et « sème » (qui seront fondus dans le terme « signe » du CLG), entre « aposème », « sôme », « aposôme » (qui seront fondus dans le terme « signifiant »), entre « parasème », « parasôme », « anti-sôme », « contre-sôme » (qui seront fondus dans le terme « signifié »). Nous ne pouvons y voir la manifestation d'une certaine coquetterie dans la recherche de l'expression juste, mais bien plus profondément les traces de la recherche d'une idée en cours de dévoilement, dont on peut présenter quelques unes des étapes :

3310.11

Item. Différence ou avantage du nouveau terme de *sème* sur celui de *signe*.

1° *Signe* peut être non vocal. *Sème* aussi.

Mais *signe* peut être = geste direct, c'est-à-dire hors d'un *système* et d'une *convention*.

Sème = 1° *signe conventionnel*,
2° *signe* faisant partie d'un *système* (également conventionnel),
3° []

On peut dire ainsi :

Sème = *signe* participant aux différents caractères qui seront reconnus être ceux des *signes* qui composent [la] langue (vocale ou autre).

Les caractères à marquer dès l'abord sont []. (ELG 104-105)

3310.12

Item. Entre autres, le mot de *sème* écarte, ou voudrait écarter, toute *prépondérance* et toute séparation initiale entre le côté vocal et côté idéologique du *signe*. Il représente *le tout du signe*, c'est-à-dire *signe* et *signification* unis en une sorte de personnalité. (ELG 105)

3310.13

Item. Mais du reste il serait faux de dire que nous faisons une question très capitale de *sème* au lieu de *signe*.

Vérité que *parasème* et *aposème* sont des notions capitales. Or une fois que []. (ELG 105)

3310.14

Item. *Aposème* a l'avantage qu'on peut le prendre comme on voudra : chose déduite et abstraite d'un *signe*, ou chose dépouillée de *sa* signification, ou *de* signification, cela revient au même pour la clarté. (ELG 105)

3311.1

Item. L'*aposème* est l'enveloppe vocale du *sème*.

Et non l'enveloppe d'une signification.

Le *sème* n'existe pas seulement par phonisme et signification, mais par corrélation avec d'autres *sèmes*. (ELG 105)

3320.1

Item. Le *signe*, *sôme*, *sème*, etc. On ne peut vraiment maîtriser le *signe*, le suivre comme un ballon dans les airs, avec certitude de le rattraper, que lorsqu'on s'est rendu complètement compte de sa nature, nature double, ne consistant nullement dans l'enveloppe et pas davantage dans l'esprit, dans l'air hydrogène qu'on y insuffle et qui ne vaudrait rien du tout sans l'enveloppe.

Le ballon, c'est le *sème*, et l'enveloppe le *sôme*, mais cela est loin de la conception qui dit que l'enveloppe est le *signe*, et l'hydrogène la *signification*, sans que le *ballon* soit rien pour sa part. Il est tout pour l'aérostier, de même que le *sème* est tout pour le linguiste. (ELG 114-115)

3320.2

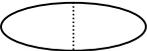
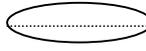
Item. Le *contre-sôme* = signification pourra-t-il jamais être traité pour sa part, comme le sôme, hors du *sème* ? On pourrait le souhaiter, mais c'est momentanément hors de toute prévision du linguiste ou du psychologue. (ELG 115)

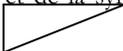
On voit pointer ici et là une interrogation sur une différence importante entre les deux termes à mettre en relation dans le « signe ». Que cette interrogation soit préoccupante pour Saussure est corroboré par les hésitations parallèles qu'il manifeste dans la schématisation :

Item. Représentation de l'unité linguistique par   (ELG 95)

Item. Y a-t-il jamais lieu de parler de  ? (ELG 95)

3310.5

Item. Il faut le symbole  et non  ou   (ELG 103)

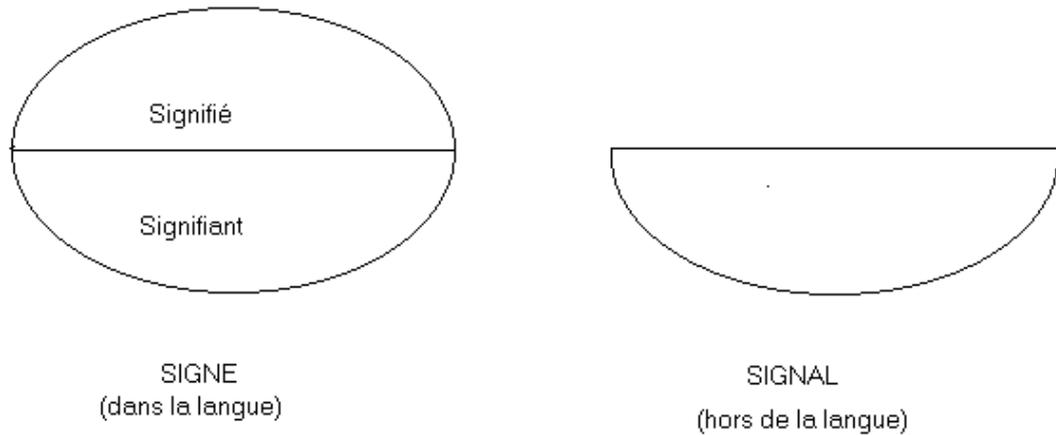
3310.7 Le  ne doit pas seulement rappeler la différence qu'il y a à s'occuper d'un mot dans son sens, mais aussi l'impossibilité qu'il y aurait à circonscrire et fixer ce sens autrement qu'en disant : c'est le sens correspondant par exemple à $\nu\epsilon\omicron\varsigma$, ou par exemple à []. Aucune description du sens et de la synonymie n'est jamais à hauteur du sens exact et complet : il n'y a d'autre définition que celui de sens  représentant la valeur connue de telle forme (ELG 103-104)

Deux préoccupations se font jour et il semble difficile de les articuler : d'une part la définition par la valeur et d'autre part la singularité du terme « signifiant » (au sens du CLG) qui peut être conçu « hors du signe » alors que cela est exclu pour le terme « signifié ».

En voici une formulation supplémentaire :

Le dualisme profond qui partage le langage ne réside pas dans le dualisme du son et de l'idée, du phénomène vocal et du phénomène mental ; c'est là la façon facile et pernicieuse de la concevoir. Ce dualisme réside dans la dualité du phénomène vocal COMME TEL, et du phénomène vocal COMME SIGNE – du fait physique (objectif) et du fait physico-mental (subjectif), nullement du fait « physique » du son par opposition au fait « mental » de la signification. Il y a un premier domaine, intérieur, psychique, où il existe le signe autant que la signification, l'un indissolublement lié à l'autre ; il y en a un second, extérieur, où il n'existe plus que le « signe », mais à cet instant le signe réduit à une succession d'ondes sonores ne mérite pour nous que le nom de figure vocale. (ELG 20-21)

Afin de ne pas trop heurter les habitudes d'expression contractées par la consultation du CLG, on peut proposer la schématisation et la terminologie suivante, où le « dualisme profond qui partage le langage » est schématisée par le rapprochement du disque complet de gauche (schématisant le « phénomène vocal comme signe », « fait physico-mental ») et du demi-disque de droite (schématisant le phénomène vocal comme tel », « fait physique »), ces deux schéma correspondant aux colonnes I et II de la « vue proposée » *supra*. :



Pour résumer cette analyse et la présente proposition de symbolisation nous dirons que le signe linguistique est *asymétrique*, en ce sens que si sa facette « signifiant » est susceptible d'une saisie particulière propre (comme « signal », hors le fonctionnement dans la langue comme facette d'un signe), sa facette « signifié » n'est pas susceptible d'un tel traitement.

Deuxième partie : énoncé du problème de Saussure

Dans sa recherche insatisfaite d'un synthèse propre à fonder la « linguistique générale », Saussure a clairement isolé, défini et exposé plusieurs points essentiels.

Premièrement, il distingue le champ d'inscription d'une véritable linguistique comme terme moyen dans un feuilletage ternaire, où le premier terme (la pensée pure) reste non-défini et où le troisième terme mérite d'être confiné dans une science annexe de la linguistique : la phonétique. Au centre du dispositif, la linguistique comme sémiologie articule les idées en relation avec des formes (les signifiés au sens précis du CLG) et les formes en relation avec des idées (la signifiants au sens précis du CLG) :

I. Domaine non linguistique de la pensée pure, ou sans signe vocal et hors du signe vocal, se composant de quantités absolues.

II. Domaine linguistique du signe vocal (Sémiologie) : dans lequel il est aussi vain de vouloir considérer l'idée hors du signe que le signe hors de l'idée. Ce domaine est à la fois celui de la *pensée relative*, de la *figure vocale relative*, et de la relation entre les deux.

III. Domaine linguistique du son pur ou de ce qui sert de signe considéré en lui-même et hors de toute relation avec la pensée = PHONETIQUE. (ELG 43-44)

La question qui se pose correspond à l'identification de deux domaines linguistiques, l'un ramené à la sémiologie (donc localisé dans un champ psychique), l'autre à la phonétique (donc localisé dans un champ physique). Le domaine sémiologique est caractérisé de manière cruciale par l'affirmation de l'indissolubilité de la relation entre le signifiant et le signifié :

Il y a dans la langue un côté physique et un côté psychique. Mais l'erreur irrémissible qui se traduira de mille façons dans chaque paragraphe d'une grammaire est de croire que le côté psychique soit l'idée pendant que le côté physique est le son, la forme, le mot.

Les choses sont un peu plus compliquées que cela.

Il n'est pas vrai, il est profondément faux de se figurer qu'il y ait opposition entre le son et l'idée, qui sont au contraire indissolublement unis pour notre esprit. (ELG 64)

Deuxièmement, il n'échappe pas à Saussure que la phonétique relève d'une étude autonome :

3320.3

Item. Ce qu'on appelle la signification est ce que nous appelons le *parasôme* [comprendre : le signifié] et, à la différence du *sôme* [comprendre le signifiant] , ne peut jamais être dégagée de manière à devenir pour elle-même un objet de recherche ou d'observation. Entendons-nous bien : elle peut devenir dans une certaine mesure un tel objet de recherche et d'observation à la condition qu'on en revienne sans cesse au *sème* [comprendre le signe], aux différents *sèmes* qui unissent ce parasôme à quelque chose de matériel, c'est-à-dire au *sôme*, mais ceci ne constitue rien de semblable à **l'étude des sômes, que nous avons reconnue indépendante** [nous soulignons]. (ELG 115)

Troisièmement, Saussure développe (sur cette base) sa « théorie de la valeur » :

Considérée à n'importe quel point de vue, la langue ne consiste pas en un ensemble de valeurs positives et absolues mais dans un ensemble de valeurs négatives ou de valeurs relatives n'ayant d'existence que par le fait de leur opposition. (ELG 77)

Cette considération abrupte mérite d'être éclairée par le chapitre IV de la deuxième partie du Cours de Linguistique Générale (CLG 155-169).

A la suite d'une réflexion inaugurale sur le rapport entre pensée et langue, assortie du célèbre schéma mettant en regard la « masse amorphe » des « idées confuses » et celle de la « substance phonique » (schéma sur lequel nous reviendrons), et de deux rapides analyses concernant la valeur du signe du point de vue du signifié puis la valeur du signe du point de vue du signifiant, vient une dissertation sur la « valeur du signe » qui précise la spécificité de l'approche différentielle en langue, particularité absolument caractéristique de « l'ordre de la langue », qui va déterminer ce que nous appelons le problème de Saussure :

Tout ce qui précède revient à dire que *dans la langue il n'y a que des différences*. Bien plus : **une différence suppose en général des termes positifs entre lesquels elle s'établit ; mais dans la langue il n'y a que des différences sans termes positifs** [nous soulignons]. Qu'on prenne le signifié ou le signifiant, la langue ne comporte ni des idées ni des sons qui préexisteraient au système linguistique, mais seulement

des différences conceptuelles et des différences phoniques issues de ce système. Ce qu'il y a d'idée ou de matière phonique dans un signe importe moins que ce qu'il y a autour de lui dans les autres signes. (...).

Mais dire que tout est négatif dans la langue, cela n'est vrai que du signifié et du signifiant pris séparément : dès que l'on considère le signe dans sa totalité, **on se trouve en présence d'une chose positive dans son ordre** [nous soulignons]. **Un système linguistique est une série de différences de sons combinées avec une série de différences d'idées** [nous soulignons]; mais cette mise en regard d'un certain nombre de signes [signaux] acoustiques avec autant de découpages faites dans la masse de la pensée engendre un système de valeurs ; et c'est ce système qui constitue le lien effectif entre les éléments phoniques et psychiques à l'intérieur de chaque signe. Bien que le signifié et le signifiant soient, chacun pris à part, purement différentiels et négatifs, leur combinaison est un fait positif ; c'est même la seule espèce de faits que comporte la langue, puisque le propre de l'institution linguistique est justement de maintenir le parallélisme entre ces deux ordres de différences. (CLG 166-167).

Un rapprochement avec un passage de l'essai *De l'essence double du langage* pose la question de l'affirmation d'une telle « positivité du négatif » :

Il n'y a dans la langue ni signes ni significations, mais des DIFFERENCES de signes [signifiants] et des DIFFERENCES de significations [signifiés] ; lesquelles 1° n'existent les unes absolument que par les autres (dans les deux sens) et sont donc inséparables et solidaires ; mais 2° n'arrivent jamais à se correspondre directement.

D'où l'on peut immédiatement conclure : que tout, et dans les deux domaines (non séparables d'ailleurs), est NEGATIF dans la langue – repose sur une opposition compliquée, mais uniquement sur une opposition, sans intervention nécessaire d'aucune espèce de donnée positive. (ELG 70)

Tout en observant qu'on semble être ici à un point extrême du développement de la pensée saussurienne, et quoi qu'il en soit de la formulation du CLG (intégrant des réflexions postérieures à l'époque de la rédaction du texte cité), nous voudrions insister sur un aspect que Saussure n'aborde qu'avec la plus extrême circonspection. La singulière « positivité du négatif » en jeu dans la langue écarte définitivement l'ordre linguistique de tout autre ordre relevant d'une connaissance scientifique et pose la question de son statut propre. On atteint les limites de la linguistique pour déboucher sur l'établissement d'une éventuelle « linguistique fondamentale » anticipant tous les ordres de connaissances, puisque tous ces ordres ne se construisent qu'avec l'aide de la langue (on devrait dire des langues qui sont autant « d'institutions linguistiques » qui permettent de sceller dans une formulation toute investigation réflexive).

Cela n'est pas nouveau et, par exemple, Eugenio Coseriu, n'hésitait pas, dans cet esprit, à faire appel certains éléments fondamentaux de la pensée hégélienne :

Thèse 1 : PRIORITE ABSOLUE DU LANGAGE. L'erreur fondamentale de la plupart des théories (ou « philosophies ») du langage, c'est de vouloir réduire le langage à une autre faculté ou activité parmi les facultés (ou activités libres) de l'homme : à l'entendement (pensée rationnelle), à l'esprit pratique ou à l'art [comprendre le réduire à la logique, à la pragmatique, à la poétique]. Or, le langage ne se laisse par réduire à « autre chose ». Le langage – et c'est Hegel qui l'a bien vu – est l'une des deux dimensions essentielles de l'être de l'homme ; l'autre c'est le travail. L'homme est le seul être qui travaille et qui parle, dans le sens

propre de ces termes. Par le *travail*, l'homme se construit constamment un monde approprié à son être physique. Par le *langage*, il se construit un monde approprié à son être spirituel [comprendre psychique] : un monde *pensable* (le monde de l'expérience sensible est représentable, mais il n'est pas pensable). Le langage est, par là, « l'ouverture » de toutes les possibilités culturelles de l'homme (y compris la pensée discursive, la science, la philosophie, la poésie). Dans ce sens, Hegel constatait que le langage est « vorzeitig » : qu'il contient d'avance toutes les formes du développement de l'esprit. Tout le reste, en ce qui concerne les traits caractéristiques du langage, découle de ce fait fondamental. (Coseriu 2001, 79)

Saussure avait pleinement conscience de cette singularité tout à fait exceptionnelle du linguistique, sinon de la portée philosophique et épistémologique de cette singularité :

Il me semble qu'on peut affirmer en le proposant à l'attention : on ne se pénétrera jamais assez de l'essence purement négative, purement différentielle, de chacun des éléments du langage auxquels nous accordons précipitamment une existence : il n'y en a aucun, dans aucune ordre, qui possède cette existence supposée – quoique peut-être, je l'admets, nous soyons appelés à reconnaître que, sans cette fiction, l'esprit se trouverait littéralement incapable de maîtriser une pareille somme de différences, où il n'y [a] nulle part à aucun moment un point de repère positif et ferme.

Dans d'autres domaines, si je ne me trompe, on peut parler des différents objets envisagés, sinon comme de choses existantes elles-mêmes, du moins comme de choses qui résument choses ou entités positives quelconques à formuler autrement (à moins peut-être de pousser les faits jusqu'aux limites de la métaphysique, ou de la question de la connaissance, ce dont nous entendons faire complètement abstraction) ; or **il semble que la science du langage soit placée à part** [nous soulignons] : en ce que les objets qu'elle a devant elle n'ont jamais de réalité en soi, ou à part des autres objets à considérer ; n'ont absolument aucun substratum à leur existence hors leur différence ou en DES différences de toute espèce que l'esprit trouve le moyen d'attacher à LA différence fondamentale (mais que leur différence réciproque fait toute leur existence à chacun) : mais sans que l'on sorte nulle part de cette donnée fondamentalement et à tout jamais négative de la DIFFERENCE de deux termes, et non des propriétés d'un terme.

(ELG 64-65)

Saussure exemplifie immédiatement la « séparation du linguistique » pour affirmer à nouveau ce qui lui semble le fait décisif, tout en l'ancrant de manière encore plus forte dans l'approche différentielle et en cherchant à le lier à sa distinction entre l'ordre sémiologique et les ordres phonétique d'une part et psychique d'autre part, la « différence des formes » et la « différence des formes aperçues par l'esprit » invoquées *in fine* étant réduites à « rien » ou à « peu de choses » :

(...) Or, il est admis que si l'on s'occupe d'une certaine substance chimique, ou d'une certaine espèce zoologique (à moins, je ne songe pas à le répéter, de remettre en question philosophiquement la valeur entière de notre connaissance), on s'occupe vraiment d'un objet ayant une existence à lui hors des objets du même ordre. Nous nions au contraire qu'aucun fait de langue, depuis [] n'existe un seul instant pour lui même hors de son opposition avec d'autres, et qu'il soit autre chose qu'une manière plus ou moins heureuse de résumer un ensemble de différences en jeu : de sorte que seules ces différences existent, et que par là même tout l'objet sur lequel porte la science du langage est précipité dans une sphère de relativité, sortant tout à fait et gravement de ce qu'on entend d'ordinaire par la « relativité » des faits.

A leur tour ces différences en lesquelles consiste toute la langue ne représenteraient rien, n'auraient pas même de sens en telle matière, si l'on ne voulait dire par là : ou bien la différence des formes (mais cette différence n'est rien), ou bien la différence des formes aperçues par l'esprit (ce qui est quelque chose mais peu de chose dans la langue) ou bien **les différences qui résultent du jeu compliqué et de l'équilibre final** [nous soulignons]. (ELG 65-66)

Cette évocation d'un jeu compliqué et d'un équilibre final nous paraît définir ce que nous conviendrons d'appeler « le problème de Saussure » : au-delà de la question du statut qu'il est nécessaire d'accorder à la langue, comment comprendre l'instauration dans l'espèce humaine de cette capacité qui ne ressemble à aucune autre, et dont les effets suffisent à séparer l'homme de tout autre animal.

Troisième partie : résolution du problème de Saussure

L'exceptionnelle prudence de Saussure ne l'empêche aucunement d'apercevoir et de mesurer les enjeux, même si cela lui impose une relativisation drastique des acquis de la linguistique :

Veut-on considérer la langue comme le mécanisme servant à l'expression d'une pensée ? Dans ce [premier] cas, [qui est aussi important que l'autre, sinon infiniment plus,] nous n'avons que faire d'une considération historique des formes ; et tout le travail de l'école linguistique depuis un siècle, uniquement dirigé vers la succession historique de certaines identités servant d'un moment à l'autre à mille fins, est en principe sans importance.

En pratique, et auxiliairement, à condition en outre d'être appliqué d'une manière nouvelle, parce qu'elle deviendrait alors méthodique et systématique, nous reconnaissons que ce travail d'historien peut jeter une très vive lumière incidente sur les conditions qui régissent l'expression de la pensée, principalement en apportant la preuve que ce n'est pas la pensée qui crée le signe, mais le signe qui guide primordialement la pensée (dès lors la crée en réalité, et la porte à son tour à créer des signes, peu différents toujours de ceux qu'elle avait reçus). (ELG 46).

Il n'est pas sans intérêt d'observer que cette nouvelle ambition pour la linguistique, déjà entraperçue par certains philosophes mais jamais jusqu'ici développée dans ses véritables conséquences évidemment contraire aux prétentions fondamentalistes de la philosophie, s'inscrit dans une époque d'écroulement de systèmes monistes, ultimes échos du règne millénaire d'une théologie chrétienne de plus en plus sécularisée. Les pères fondateurs des sciences humaines du XX^e siècle (William James ou Wilhlem Dilthey pour une psychologie expérimentale, dégagée de présuppositions générales relevant d'une théorie universelle et abstraite, Max Weber pour une sociologie fondée sur des enquêtes hors de l'emprise de références absolues comme l'Esprit hégélien ou la Matière marxiste) travaillent sans états d'âme à répandre une idéologie moins triomphaliste, reconnaissant l'indépendance et l'autonomie des valeurs et posant tous les problèmes de la multiplication de rationalités partielles. Se pose alors la question de la possibilité d'une synthèse d'un nouveau type qui ne reposerait pas sur un corpus d'idées préalablement admises.

Un diagnostic particulièrement réfléchi, posé par un expert et un épistémologue des sciences humaines va nous mettre sur la voie d'une telle synthèse :

L'intelligence biologique ne peut rendre complètement compte de la réalité humaine. « L'homme a pour nature de n'avoir pas de nature » disait Merleau-Ponty ; et, avant lui, Dilthey : « c'est la culture qui est notre monde ». L'être humain, organique dans sa structure, est culturel dans son développement. Il existe une coupure entre l'animal et l'homme ; le seuil de l'humanité coïncide avec l'avènement du langage qui fonde un nouveau rapport au monde et un nouveau rapport à l'homme. La parole n'apporte pas seulement une nouvelle forme d'expression, elle suscite une conscience de la conscience, c'est-à-dire une instance réflexive appelée à se prononcer sur une information désormais capitalisée. Une hérédité culturelle, liée à l'exercice de la mémoire collective se superpose à l'hérédité naturelle. (Gusdorf 1973, 770)

L'intervention du langage dans le débat est essentielle mais discutable dans ses termes et en partie indue. D'une part la question de l'avènement du langage est extrêmement délicate car le franchissement du « seuil » peut difficilement être pensé comme instantané alors que cela semble être une obligation dans une perspective systématique de type saussurien : « Quels qu'aient été le moment et les circonstances de son apparition dans l'échelle de la vie animale, le langage n'a pu naître que tout d'un coup. Les choses n'ont pu se mettre à signifier progressivement » (Lévy-Strauss cité par Auroux 1996, 45). D'autre part l'établissement d'une « instance réflexive » ne fait pas que requérir le langage mais nécessite l'apparition d'un donné culturel autonome sous la forme de constitution de corpus de textes (oraux avant d'être écrits) qui, seuls, nous permettent de nous « prononcer sur une information désormais capitalisée », exercice où intervient de manière centrale la mémoire dont la langue, en son lexique et sa syntaxe, pourrait être à la fois le dépôt et la procédure de transformation (Tyvaert 2007).

Il nous suffira de remarquer l'intervention du langage dans le débat, et après réflexion critique conduisant à récuser à cette intervention le rôle majeur, l'intervention dans le débat des *textes (que le langage autorise)* qui obtiennent un statut autonome très original et mal appréhendé jusqu'ici.

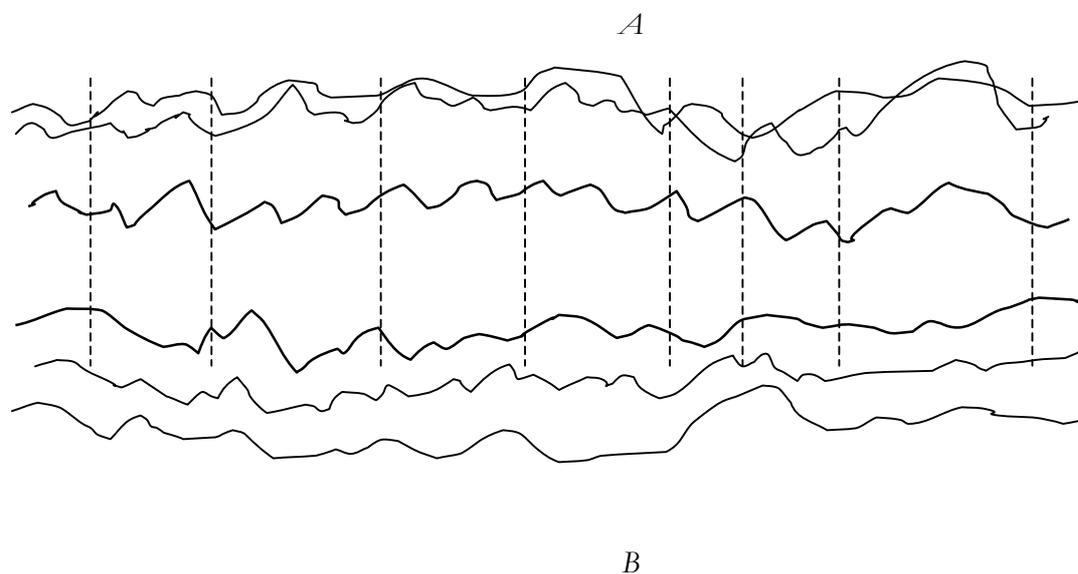
Cette façon de voir nous conduit à réexaminer les rapports du signifiant et du signifié. En distinguant signifiant et signifié, Saussure qui ne peut que reconnaître une isolation possible de la forme du signifiant (entendu alors comme signal) dans son ordre (physique), demeure dans le cadre d'une analyse du langage sans voir que les signaux (des langues) constituent quelque chose qui n'est pas de l'ordre du langage mais de l'ordre de ce que le langage permet (progressivement et au fil d'une longue évolution) à savoir les textes. Il apparaît alors que ce que l'on doit mettre d'abord en regard ce ne sont pas, en langue, des termes linguistiques pensés comme des unités et des idées mais des textes et des faits sensibles (quitte à revenir ensuite à des termes et des concepts, en retrouvant ici la question d'un nécessaire décrochage dans le pôle langue de la triade sémiotique distinguant les mots – en fait les noms nommant les concepts – des textes – en fait les propositions commentant les faits : Tyvaert 2009).

Autrement dit, ce qui se dispose face à la pensée ce n'est pas la langue mais le texte, et il faut repenser le fameux schéma de CLG 156 (déjà évoqué) en le replaçant dans son contexte et en soulignant le fait que Saussure parle de « l'expression de notre pensée par les mots » ce qui, si l'on veut tenir compte d'un pluriel révélateur, pourrait évoquer plus des textes plus ou moins construits, c'est-à-dire au format au moins propositionnel, que tel ou tel terme lexical attaché à telle ou telle idée.

Pour se rendre compte que la langue ne peut être qu'un système de valeurs pures, il suffit de considérer les deux éléments qui entrent en jeu dans son fonctionnement : les idées et les sons.

Psychologiquement, abstraction faite de son expression par les mots, notre pensée n'est qu'une masse amorphe et indistincte. Philosophes et linguistes se sont toujours accordés à reconnaître que, sans le secours des signes, nous serions incapables de distinguer deux idées d'une façon claire et constante. Prise en elle-même, la pensée est comme une nébuleuse où rien n'est nécessairement délimité. Il n'y a pas d'idées préétablies, et rien n'est distinct avant l'apparition de la langue.

En face de ce royaume flottant, les sons offriraient-ils par eux mêmes des entités circonscrites d'avance ? Pas davantage. La substance phonique n'est pas plus fixe ni plus rigide ; ce n'est pas un moule dont la pensée doit nécessairement épouser les formes, mais une matière plastique qui se divise à son tour en parties distinctes pour fournir les signifiants dont la pensée a besoin. Nous pouvons donc représenter le fait linguistique dans son ensemble, c'est-à-dire la langue, comme une série de subdivisions contiguës dessinées à la fois sur le plan indéfini des idées confuses (A) et sur celui non moins indéterminé des sons (B) ; c'est ce qu'on peut figurer très approximativement par le schéma :



Le rôle caractéristique de la langue vis-à-vis de la pensée n'est pas de créer un moyen phonique matériel pour l'expression des idées, mais de servir d'intermédiaire entre la pensée et le son, dans des conditions telles que leur union aboutit nécessairement à des délimitations réciproques d'unités. La pensée, chaotique par nature, est forcée de se préciser en se décomposant. Il n'y a donc ni matérialisation des pensées, ni spiritualisation des sons, mais il s'agit de ce fait en quelque sorte mystérieux, que la « pensée-son » implique des divisions et que la langue élabore ses unités en se constituant entre deux masses amorphes. (CLG 155-156)

Nous proposons une reprise de cette analyse en deux temps en distinguant *deux schémas* (successifs) d'association, là où Saussure n'en proposait qu'un seul.

Le premier associe d'une part *proposition* (donc texte) non analysée comme premier type de signifiant réductible à un signal relevant de l'ordre physique, et *fait* relevant du monde sensible (au moins dans une phase initiale). On peut repenser ici, dans une perspective évolutionniste donc non fixée par des présupposés de type structuraliste, à l'intuition d'Adam Smith rapportée par Michel Foucault :

Adam Smith pense que, sous sa forme primitive, le langage n'était composé que de verbes impersonnels (du type : « il pleut », ou « il tonne »), et qu'à partir de ce noyau verbal toutes les autres parties du discours se sont détachées, comme autant de précisions dérivées et secondes . (Foucault 1966, 108)

Le second associe *nom* comme second type de signifiant réductible à un signal relevant de l'ordre physique, et *concept* relevant du monde intellectuel (Tyvaert 2009).

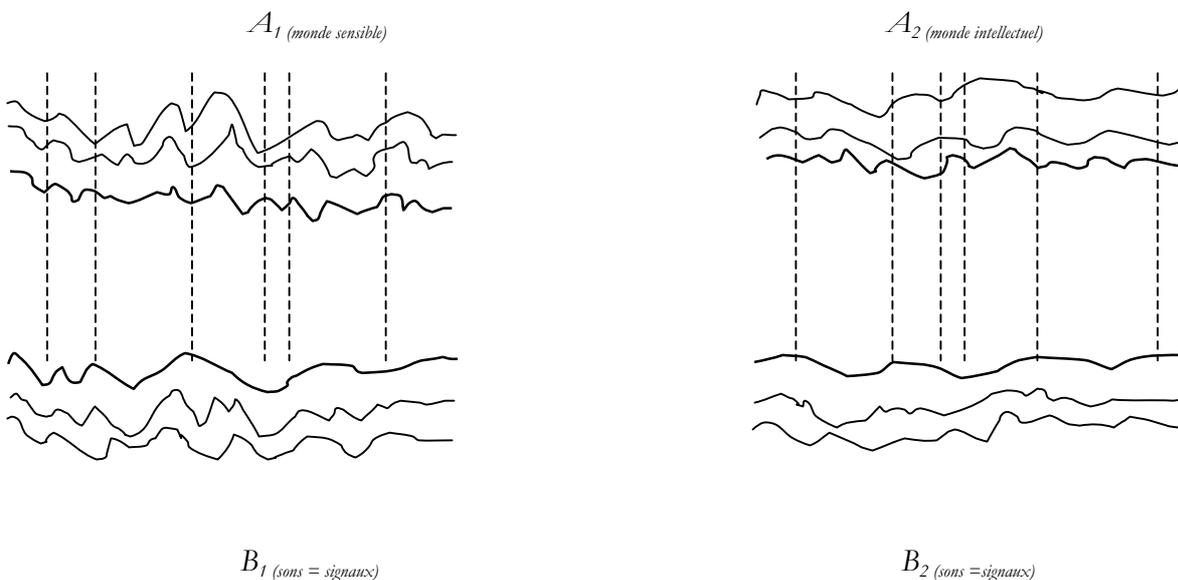


Schéma 1 : mise en regard des *faits* et des *propositions*

schéma 2 : mise en regard des *mots* et des *concepts*

Il importe de souligner que si B_1 et B_2 relèvent l'un et l'autre de l'ordre des *signaux mobilisés dans la langue comme signifiants de signes linguistiques* (de nature différente puisque les premiers sont des propositions et les seconds des mots), A_1 et A_2 sont de deux natures profondément différentes : A_1 renvoie (au moins dans un premier temps) à nos perceptions sensibles expérimentées dans le

monde physique, tandis que A_2 renvoie aux concepts du monde intellectuel que la langue a suscité de par sa propre organisation (Tyvaert 2009).

La distinction revient en partie à celle des idées simples et des idées complexes qui avait embarrassée Locke (réussissant à évacuer l'innéité des éléments de la pensée mais ne pouvant faire de même pour l'activité de la pensée, condamné à combiner un sensualisme élémentaire et un idéalisme procédural, position dépassée *linguistiquement* – mais un instant seulement – par Condillac, se révélant ici plus fin que Hume). La solution passe par le renversement de la chronologie cartésienne qui impose de traiter le simple avant le complexe : cela est peut-être vrai dans la tâche ultérieure de l'élaboration des formulations scientifiques, mais cela est faux dans le cas de la mise en place de la connaissance représentative qui revient à la constitution des textes autorisée par les langues. Et c'est sans doute cette dernière barrière qui n'a pas été franchie par Saussure : la réduction première du signifiant au mot, dans laquelle il enferme sa recherche est en effet une lointaine conséquence de la méthode cartésienne qui va lui interdire l'accès à une synthèse *satisfaisante*.

Notre proposition consiste donc à envisager l'esquisse d'un scénario qui pourrait être le suivant. Dans un premier temps, au début même d'une histoire d'une utilisation « linguistique » de la vocalisation par l'espèce, en face d'un fait perçu par la sensibilité, fait qui n'est qu'une saillance singulière dans nos perceptions repérée parce que différente d'autres saillances, s'installe une séquence sonore particulière, un signal (qui, dès que les langues seront – très lentement – constituées, pourra y être une proposition valant substitut représentationnel), signal qui est un arrangement particulier de nos productions phoniques repérable parce que différent d'autres arrangements. Se positionnent ainsi, selon le premier schéma de mise en regard, des faits et ce qui finira par devenir des commentaires linguistiques de ces faits. Dans un second temps, dès qu'à travers les générations on s'apercevra qu'une formulation tout à fait singulière de ces commentaires selon une structure binaire dont un seul des deux termes est destiné à la symbolisation du fait (extra-linguistique) visé (penser, pour le français, au verbe dans son rapport au pronom sujet) invite à analyser les séquences plus complexes en y isolant des sous-séquences obéissant au même schéma (penser, pour le français, au nom substantif dans son rapport au déterminant) pour envisager une association d'un terme linguistique à une entité extra-linguistique associée qui, ne pouvant appartenir au monde sensible, ouvre le temps de l'invention du monde des concepts (Tyvaert 2009). Faute d'avoir identifié ce « décrochage », Saussure ne

pouvait aboutir dans sa recherche de fondation de ce qu'il faut appeler une « linguistique fondamentale » aux prétentions métaphysiques justifiées.

Il pourrait nous appartenir d'exploiter cette analyse pour construire sur des bases linguistiques assurées une épistémologie des sciences absolument générale et propre à fournir le point de vue synthétique que recherchent les sciences humaines malades de leur éparpillement, au point qu'on a pu dire que « le déchaînement incontrôlé de rationalités partielles et contradictoires » en a fait « la forme moderne de l'inhumanité » (Gusdorf 1973, 767).

Conclusion

De tout ce qui précède ressort le fait qu'il n'y a rien d'essentiel en termes d'acquisition et d'accumulation réfléchie de connaissances avant la constitution de textes déclenchée par la pratique progressive des langues. On ne peut donc fonder une théorie linguistique aux ambitions générales ni sur des préalables de type logique, pragmatique ou esthétique ni sur des considérations purement psychologiques ou sociologiques. Ce sont bien les langues, et ce qu'active dans le psychisme leur structure fondamentale, qui nous invitent à mettre en regard nos expériences sensibles et des textes, d'abord très frustes, puis de plus en plus complexes, ce qui non seulement nous permet de modéliser et d'explorer le monde et d'en entreprendre l'analyse objective et l'investigation subjective, mais aussi par les reconfigurations lexicales qu'induisent les reformulations, à progresser dans cette modélisation (Tyvaert 2007). Chaque génération, dès initialisation et normalisation du processus dans une langue, reçoit alors des précédentes de telles modélisations textuelles où les choses prennent sens et où l'imagination déploie de façon nouvelle son pouvoir créateur, ce qui permet à cette génération de d'inscrire à son tour dans une maîtrise progressive du monde dans un effort dont la poursuite fait l'histoire des hommes.

Bibliographie

Auroux 1996

Sylvain Auroux, *La philosophie du langage*, Paris, PUF, 1996 ;

Coseriu 2001

Eugenio Coseriu, « Le langage : diacriticon tes ousias » in *Percevoir : monde et langage*, D. Keller, J.P.Durafour, J.F.P.Bonnot, R.Sock (éds), Sprimont, Mardaga, 2001 (79-83).

CLG 1979

Cours de Linguistique Générale de Ferdinand de Saussure, Edition critique de l'édition 1916 préparée par Tullio de Mauro, Paris, Payot, 1979.

ELG 2002

Écrits de linguistique générale par Ferdinand de Saussure, Texte établi et édité par Simon Bouquet et Rudolf Engler, Paris, Gallimard, 2002.

Bouquet 1997

Simon Bouquet, *Introduction à la lecture de Saussure*, Paris, Payot, 1997

Foucault 1966

Michel Foucault, *Les mots et les choses : une archéologie des sciences humaines*, Paris, Gallimard, 1966.

Gusdorf 1973

Georges Gusdorf, « Les sciences humaines », *Encyclopaedia Universalis* volume XIV, Paris, Encyclopaedia universalis (767-772).

Tyvaert 2007

Jean-Emmanuel Tyvaert, « Lexiques et syntaxe, mémoire et identités » in *Les enjeux de l'intercompréhension*, E.Castagne (éd), Reims, EPUre, 2007 (221-231).

Tyvaert 2009

Jean-Emmanuel Tyvaert, « De la critique négative des choses à la critique positive des modèles » in *Res per nomen 2007*, P. Frath, J.Pauchard, C.Gledhill (éds), Reims, EPUre, 2009 (49-63).

